

Philosopher à coup de levier
Quelques remarques sur l'oeuvre de Laurent-Michel Vacher
(1944-2005)

Christian Nadeau

Numéro 228, septembre–octobre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1953ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nadeau, C. (2009). *Philosopher à coup de levier : quelques remarques sur l'oeuvre de Laurent-Michel Vacher (1944-2005)*. *Spirale*, (228), 85–86.

Philosopher à coup de levier.

Quelques remarques sur l'œuvre de Laurent-Michel Vacher (1944-2005)

In memoriam, Jean Papineau

par CHRISTIAN NADEAU

À l'occasion de ce dossier spécial de *Spirale*, l'occasion me semblait bonne pour rappeler la mémoire de Laurent-Michel Vacher. Il est difficile de parler d'une œuvre lorsque son auteur fut un ami proche. J'ai connu Laurent-Michel Vacher en 1995, quelques mois avant le décès de notre ami commun, Jean Papineau, qui était comme lui professeur de philosophie au collège Ahuntsic. Je me souviens de les avoir souvent vus tous deux hanter les rayons des librairies et les disquaires des rues Saint-Denis et Mont-Royal. Quand Jean Papineau a été emporté par un cancer, j'ai perdu quelqu'un qui était pour ainsi dire partout présent dans mon petit univers, du haut de mes 26 ans. C'est grâce à mes rencontres avec Laurent-Michel qu'il m'a été possible de traverser ce deuil. Même si je n'étais pas, au sens strict, un proche de Jean Papineau, son décès m'avait profondément affecté. Par mes rencontres avec Laurent-Michel, j'ai appris à vivre sans Jean, ce qui m'apparaissait très étrange au départ.

Bien entendu, Papineau ne m'a jamais vraiment quitté, mais j'ai appris graduellement à penser sans autorité morale ou intellectuelle extérieure. Jean Papineau n'aimait guère qu'on le voie comme un guide moral, mais pour ma part, il l'avait été tout au long de mes études universitaires, des premières années du baccalauréat jusqu'à la fin de ma maîtrise. Il était même la raison principale pour laquelle j'avais entrepris des études en philosophie (si je me souviens bien, j'ai opté pour la philosophie à la fin de mes études collégiales pour deux raisons : d'abord,

pour imiter Jean, et ensuite en raison du *sex-appeal* de la *Critique de la raison pure* — j'ai changé d'idée depuis sur ce dernier point). C'est dire si sa perte fut une épreuve. Dans les mois et les années qui suivirent la disparition de Jean Papineau, Laurent-Michel ne l'a pas remplacé, mais il m'a aidé à vivre : il m'a appris à me faire moi-même. Peu importe si le résultat est appréciable, ce qui compte est de ne pas vivre une vie intellectuelle par procuration. Certes, Jean n'avait jamais voulu être un guide de vie, mais il incarnait cette fonction pour le jeune homme de vingt ans que j'étais alors. Vacher, par ses livres comme par sa personne, m'a aidé à faire le deuil d'une autorité intellectuelle et morale indépendante de mon jugement, quelle qu'elle soit. Jean est resté dans ma mémoire, mais il n'était plus un mentor, pas plus que ne l'ont été par la suite les auteurs ou les professeurs marquants de ma formation. Je n'en avais plus besoin. Si je confie cette petite histoire bien personnelle et sans intérêt pour le lecteur, c'est qu'elle me semble illustrer parfaitement qui était Laurent-Michel Vacher. S'il est un mot qui me semble correspondre à l'enseignement et au travail de ce philosophe, c'est celui d'autonomie. Il en était de même pour ses relations personnelles; cela fut du moins mon cas.

Tout le travail de Vacher est organisé autour des principes de clarté, de rigueur, et de disponibilité du savoir. Il s'est toujours battu contre ce qui lui apparaissait comme des impostures intellectuelles, non seulement parce qu'elles étaient des idioties, mais parce qu'elles empêchaient l'autonomie des individus

en leur donnant de fausses béquilles. Il jugeait néanmoins futile de passer son temps à pourfendre des œuvres qui ne lui plaisaient pas. En guise d'exemple de son attitude, Vacher luttait contre ce qui se déclarait par définition hostile à la connaissance, mais il aurait volontiers expliqué et défendu la valeur du débat sur le relativisme pour l'évolution de notre compréhension des enjeux sociaux du savoir. Il cherchait à traduire les idées de telle façon qu'elles puissent être utilisées par chacun. Vacher croyait fermement à la valeur sociale du savoir. Il n'en était pas moins féroce bourdieusien, condamnant tout élitisme intellectuel ou toute récupération de la vie intellectuelle au profit de luttes d'intérêts, d'où ses combats pour l'accessibilité des savoirs et des idées. On aurait tort de limiter cette lutte à ses efforts de vulgarisation. Son idée n'était pas de rendre la science facile, mais d'enlever les préjugés ou les fausses barrières — sociales, idéologiques, culturelles et politiques — érigées contre la divulgation de la connaissance. Au sens le plus noble du terme, Vacher était un grand humaniste.

Très tôt dans sa carrière, Vacher s'est investi dans le milieu intellectuel et culturel québécois. À l'opposé de la majorité d'entre nous, qui laissons ces mots dans les pages perdues de notre adolescence, il semblait avoir fait sienne la phrase de Rimbaud : « *Il faut être absolument moderne.* » Il militait pour la diffusion des idées neuves, du dialogue public, et s'acharnait contre la sclérose des institutions de la pensée. Les lecteurs de *Spirale* se souviendront qu'il est l'un des membres fondateurs de

ce magazine, qui ne connaît aujourd'hui encore aucun équivalent et dont la mission première est la diffusion de l'actualité intellectuelle et artistique. Là aussi, on retrouve la même idée centrale : le savoir n'est rien s'il n'est pas partagé et il ne peut être partagé s'il ne s'inscrit pas dans la vitalité des temps présents.

Cette préoccupation pour la modernité ne faisait pas de Vacher un ignare en histoire, bien au contraire. En 1994, il publiait *Histoire d'idées. À l'usage des cégépiens et autres apprentis de tout poil, jeune ou vieux*, où il montrait comment un juste recours aux thèses des auteurs du passé exigeait un exercice critique, un dialogue avec les grandes œuvres. Le but était d'éviter tout rapport quasi religieux aux grands textes de la pensée. Encore aujourd'hui, l'histoire de la philosophie est souvent vue comme le passage obligé de la formation des étudiants, au collège comme à l'université. Or, si l'histoire des idées est absolument nécessaire, elle doit s'inscrire elle-même dans une démarche philosophique critique, sans pour autant se dénaturer. En d'autres termes, l'histoire des idées n'est pas une fin en elle-même. Cette évidence, pourtant si difficile à faire accepter, a été aussi un des combats de Vacher. Toujours la même idée : il s'agit non pas de s'incliner devant la grandeur de Platon ou de Hegel, mais de les connaître pour mieux penser par soi-même.

Dans la même logique, il publiait, en 1995, *Découvrons la philosophie avec François Hertel*, à partir des thèses de ce dernier, un auteur québécois de la première moitié du xx^e siècle peu

connu du public. Ce qui l'intéressait avant tout était la démarche de François Hertel. Il s'agissait d'initier le lecteur par les thèses et les arguments, et non par ce qu'a dit X ou Y en réponse à tel ou tel problème éternel de la philosophie.

Selon moi, un des plus beaux livres de Vacher, avec *Dialogues en ruine* (Liber, 1996), est *La passion du réel. La philosophie devant les sciences*, qu'il publia en 1998. J'ai rédigé une recension de ce livre dans les pages de *Spirale* (n° 165) au moment de sa parution. À cette époque, Vacher s'intéressait énormément aux sciences et croyait à la place de la philosophie au sein de ces dernières. Il concevait la philosophie et son exercice comme un savoir, sur un pied d'égalité avec la sociologie, l'anthropologie, l'économie, ou encore la physique, les mathématiques et la biologie. Par le rapport aux sciences, Vacher voulait réinterroger, encore une fois, les prétentions de la philosophie, en insistant sur le fait que cette dernière était le produit d'un rapport au réel et à la vérité, en constante évolution parce qu'elle est un savoir humain. Comme les sciences, la philosophie vérifiait son actualité par sa pratique au sein du monde réel, même s'il était possible pour cela qu'elle ait recours aux expériences de pensée les plus folles. Il faut en effet l'admettre, même le développement de la métaphysique exige une connaissance minimale des sciences cognitives. Mais comment apprendre et comprendre des disciplines complexes comme la biologie et la chimie? La même année, Vacher publia *La science par ceux qui la font*, un recueil d'entretiens avec une dizaine de scientifiques, tous diffusés sur les ondes de Radio-Canada, et dont le but était d'offrir les bases d'une culture scientifique et d'initier le public aux logiques de recherche des scientifiques d'aujourd'hui.

Je terminerai par quelques nuances. Je ne crois pas que l'œuvre de Laurent-Michel Vacher soit une des plus importantes dans l'histoire intellectuelle du Québec. Je ne crois pas non plus qu'il ait été un « grand » philosophe, si ce genre

d'expression a le moindre sens. Mais je crois sincèrement que son travail a été et demeure extrêmement utile. Vacher nous enseignait à nous servir de son travail comme lui-même utilisait le travail des autres : comme des outils. Et si on veut maintenir l'analogie avec le monde de la quincaillerie, je dirais que le levier est à la pensée de Vacher ce que le marteau est à celle de Nietzsche. L'œuvre de Vacher joue le rôle d'un levier : elle s'appuie sur un point fixe pour surmonter la résistance des pensées les plus lourdes ou des idées reçues les plus ancrées dans notre univers quotidien; elle équilibre les forces entre les arguments, ce qui permet le dialogue entre les parties. Elle force l'élévation là où on aurait attendu l'inertie. Si la modernité se définit par le mouvement, alors oui, Vacher était résolument moderne. Mais sa grande force résidait dans le fait qu'il nous aidait

à constituer pour nous-mêmes ce levier. En ce sens, il représente certainement l'un des jalons essentiels de l'histoire intellectuelle du Québec, comme en témoignent ses nombreuses collaborations à la vie intellectuelle québécoise, et si sa leçon est bien entendue, son influence devrait se faire sentir longtemps encore.

Lorsque Laurent-Michel est mort à son tour, lui aussi atteint par un cancer, j'ai vécu mon deuil de façon très différente. Il ne se passe pratiquement pas un jour sans que je pense à lui ou à Jean Papineau. Mais ce n'est pas l'image du mentor ou du guide intellectuel qui me reste de Vacher. C'est d'abord et avant tout sa grande humanité, sa douceur, ses colères aussi, son amitié sincère, sa sensibilité, son rire et tout ce qu'il m'a donné pour vivre « moderne », en mouvement, tout en essayant moi aussi de me

livrer aux acrobaties mécaniques de la philosophie à coup de levier. Il s'agit d'un engagement social, intellectuel et moral, et je ne suis vraiment pas certain d'être un aussi bon outil que Vacher le fut en son temps. Disons en tout cas qu'il m'a aidé à ne pas trop m'enfermer dans la sclérose facile de l'universitaire.

Samuel Beckett disait : « *Il est plus facile d'élever un temple que d'y faire descendre l'objet du culte.* » Avec Vacher, c'est beaucoup plus simple. Tout son rapport au savoir et à l'amitié était fondé sur des principes horizontaux, et non verticaux. Il aurait été insensé d'exiger qu'il descende du temple, puisqu'il n'y était jamais monté. Inversement, il nous apprenait à nous élever nous-mêmes pour être et penser dans un rapport d'égalité avec les autres, que ceux-ci soient nos proches, ou les « grandes » figures intellectuelles du passé. ●

Dit Hildebrand, *The View*, 2007

Huile sur toile, 61 x 66 cm. Collection privée.

Avec l'aimable autorisation de Pierre-François Ouellette art contemporain, Montréal.

